

On a tendance à croire que les gens du show-business ne vivent qu'entre eux et fréquentent les mêmes endroits et les mêmes gens dans un cercle géographique restreint qui va de la 59^e Rue à la 110^e, de Central Park à l'East River, mais c'est à l'inverse une catégorie socioprofessionnelle qui génère un brassage de population venant de milieux très différents qui au premier abord n'ont rien à voir entre eux. Les problématiques juridiques liées aux droits d'auteurs permettent aux avocats et aux acteurs-réalisateurs-scénaristes de se côtoyer. Les comédiennes sont souvent en contrat avec les maisons de joaillerie, avec le milieu du journalisme. En règle générale tout ce beau monde fréquente le cercle fermé du luxe et plus spécifiquement les concessions automobiles de prestige, les tables de haute gastronomie, les agences immobilières de standing.

Le milieu médical peut générer ce genre de pont relationnel avec les sphères du show-business, en particulier pour la spécialité de chirurgie esthétique. Dans le cas de l'orthopédie, la connexion est moins flagrante. Et pourtant, je baignais dans le milieu artistique depuis déjà bien longtemps. La plupart de mes amis étaient plasticiens, peintres, écrivains ou acteurs. Ils composaient les cercles underground de toute la côte est aussi bien que les milieux plus institutionnels des centres d'art contemporain et des galeries. J'avais eu, quelques années auparavant, une liaison *avancée* – c'est le terme adéquat utilisé dans la classe sociale supérieure de cette ville pour définir une liaison entre deux individus qui passent plus d'un mois ensemble – avec Valentina Cavalli, la « Valentina » de la galerie Valentina à Soho. Cette relation avait eu l'avantage d'engendrer de nombreuses rencontres dans un laps de temps plutôt restreint, relations que j'entretenais encore aujourd'hui avec plus ou moins de plaisir. Mais mon statut de *médecin à la mode* m'était tombé dessus bien avant ma relation avec Valentina, précisément au début de l'été 1984 lorsque je raccompagnai à sa voiture une patiente qui était dans l'incapacité de poser le pied à terre. Je venais de l'opérer d'un hallux valgus sévère additionné à une pronation du gros orteil. Entre autres soins pratiqués par une infirmière à

domicile et un traitement antalgique et anti-inflammatoire important, un repos complet avec interdiction de poser le pied à terre pendant trois semaines lui avait été prescrit. Elle était venue seule à la clinique et personne n'avait eu l'air de se préoccuper de sa santé ni de vouloir briser cette solitude infinie dans laquelle elle était visiblement plongée. Je l'avais donc aidée à traverser le couloir et les quelques mètres de parking de la clinique afin de l'installer au volant de son beau cabriolet.

Cinq jours plus tard, alors que je remontais la Trente-et-unième Avenue en direction d'un négociant de spiritueux que j'affectionnais particulièrement, je croisai au kiosque à journaux ma tête à la une de *US Weekly*. Quatre photos composaient un encart de bonne taille et malgré une mise au point effectuée sur le visage de la jeune femme, le lecteur n'avait aucun mal à me distinguer, tenant le bras de ma patiente, laquelle semblait se reposer entièrement sur ma personne. Le tout était légendé par la plume du poète reporter « Encore une liaison, mais quand s'arrêtera-t-elle ? ».

S'il fallait analyser les secondes que je passais devant ce présentoir à journaux, sclérosé par la surprise, je pourrais dire a posteriori que mes interrogations se portèrent d'emblée sur cette femme à mon bras et non pas sur ma présence à la

une d'un journal national. Pourquoi cette fille, qui était à l'évidence une vedette, était venue se faire opérer par le docteur Thomas Haberline dans une clinique du sud Queens? Une clinique pas mieux qu'une autre dans le secteur, en tout cas un établissement bien loin d'offrir les critères standards auxquels une personne connue pouvait légitimement aspirer. Puis, la réponse ne me venant pas, je me décidai à acheter un exemplaire.

Les questions personnelles que peut poser un médecin en début de consultation ont plus valeur d'introduction à la relation praticien-patient qui est en train de se nouer qu'un réel intérêt clinique. Je demande systématiquement à mes patients leur âge, leur profession et leurs activités sportives et j'admets qu'à de rares occasions j'imprime la réponse qu'ils formulent.

Il est possible que cette jeune femme m'ait dit exercer un métier de scène. Je crois même l'entendre évoquer des déhanchés télévisuels et les douleurs qui en résultaient mais l'actualité artistique à cette époque étant très éloignée de mes préoccupations, je ne m'étais pas posé plus de questions à son sujet. Elle était restée pour moi un pied à réparer.

La couverture de ce tabloïd marqua un change-

ment radical dans ma vie. Quand je parle de changement radical je n'exagère pas, ce fut un bouleversement immédiat.

À croire que les dirigeants des établissements médicaux ne lisaient que la presse à scandale, on me proposa la semaine suivante une place dans une clinique de l'Upper East Side, dans ce monde où le secteur privé spéculait sur les marchés porteurs et les réussites futures de leurs collaborateurs. Je m'inscrivis parfaitement dans leurs prospectives et pus exercer et développer très vite une nouvelle clientèle en consultation privée tout en m'appuyant sur la renommée de la clinique. Une simple photographie prise à mes dépens avait littéralement changé ma vie. En l'espace de deux ans j'étais devenu le chirurgien des sportifs, des starlettes et des artistes. Et cette réussite je la devais à l'hallux valgus, autant dire à l'*oignon plantaire* de Laura Branigan, la chanteuse des tubes *Gloria* en 1982 et *Self Control* en 1984.

Il faut de nombreuses années pour se dépêtrer psychologiquement d'une réussite professionnelle comme celle que j'ai connue. Je m'étais persuadé que tout allait bien et que mon accomplissement se résumait à un compte en banque rempli et à des amis célèbres. Cette perception ouatée de la réussite, je devais l'entretenir sans mesurer l'affection

sinistre et silencieuse qui grandissait en moi. Mes amis étaient tous artistes et je me sentis au fil du temps en décalage avec leur quotidien. Je partageais bien leurs préoccupations esthétiques, j'éprouvais des besoins similaires à ceux que chaque créateur développe en son for intérieur, j'aurais voulu pratiquer tous les arts, j'en éprouvais à la fois le manque et la nécessité, mais je n'étais pas écrivain, ni peintre, ni réalisateur, je n'étais tout simplement pas un artiste et j'étais miné par la frustration.

En parallèle je ne trouvais plus ma place dans mon milieu professionnel. La médecine ne m'excitait plus. Aurait-elle réussi un jour à m'exciter ? Je me sentais donc en décalage avec mes confrères, avec mes amis, avec moi-même et le monde entier.

Au cours de mon internat je choisis la spécialité orthopédique dès les premiers mois. Elle était, selon les préceptes que j'érigeais à l'époque, la discipline chirurgicale qui se rapprochait le plus du travail de création. Je dirais même qu'elle s'apparentait dans son rapport au geste au travail du sculpteur. À l'époque je vivais encore chez mes parents et m'essayais avec fougue à la sculpture. J'avais construit un petit atelier dans le fond du garage de mon père. J'accumulais les matériaux divers et m'exerçais soit au modelage par suppression de matière soit au moulage à creux perdu. Je

prenais un soin particulier à expliquer cette différence à mes amis. Pierre, argile ou plâtre, je dégueulassais les murs et le sol avec entrain au grand dam de ma mère. J'avais dans la pratique en autodidacte mais j'en étais sûr, je deviendrai sculpteur. L'astreinte à pratiquer encore et toujours de manière à progresser dans sa technique, affiner ses choix, trouver le bon geste, accumuler les productions, c'était la voie à suivre.

En réalité je me sentis vite rattrapé par les études de médecine et le parcours professionnel qui s'ouvrait à moi. Je laissai tomber ces ambitions artistiques. Je les écartai, certes, mais elles restèrent bien présentes en moi.

Dans la pratique de chirurgie orthopédique je retrouvais les mêmes outils que dans le travail de sculpture. Je pouvais exprimer mon côté manuel avec les multiples fraises, extracteurs et autres outils dont la traumatologie orthopédique use. Dans les premiers temps, tout fut extrêmement ludique et j'apparentais l'apprentissage des gestes chirurgicaux au plaisir du bricolage et de la sculpture. Je retrouvais les sensations éprouvées dans le garage de mon père. Soustraire un trapèze métacarpique dans un cas d'articulation de la main en hyperextension, je n'y voyais qu'une admirable suppression de matière.

À ce jour je sculptais les os humains depuis vingt-cinq ans. Je stagnais dans un accotement psychologique proche de la bande d'arrêt d'urgence et ma carrière s'essouffait au fil du temps.

Je ressentais le besoin de concrétiser une nouvelle étape de ma vie et espérais que le domaine artistique pourrait me donner ce que la médecine ne m'apportait plus.

Depuis ma séparation d'avec sa mère trois ans auparavant à la suite d'une décision unilatérale, Dan avait décidé de vivre chez moi une semaine sur deux. Nous lui avions laissé le choix à l'époque et j'avais été assez surpris qu'il décide de venir s'installer chez moi dans cette garde alternée. Brynn avait gardé la maison de Green House et je m'étais trouvé un grand appartement plus central. J'avais à ce moment-là eu besoin de ressentir l'énergie dévastatrice que peut générer le cœur d'une mégapole américaine. J'avais donc signé un bail pour ce cinq-pièces – pourquoi cinq pièces ? – situé au-dessus d'un restaurant italien et en face d'un pub irlandais. Aucun regret pour la maison que nous avons fait construire ensemble. Sans la structure familiale classique que j'avais connue, je n'aurais pu y vivre. Je serais resté dans le souvenir

d'un temps révolu qui m'aurait au quotidien fait souffrir. Aujourd'hui encore, alors que je vis entre d'autres murs, je ne peux m'empêcher d'imaginer les soirées organisées par Brynn dans cette maison et spéculer sur la présence de tel ou tel invité masculin qui, dans mon raisonnement, quitte la maison au petit matin.

De mon côté je sortais peu les semaines où Dan n'était pas à la maison. Mes seuls plaisirs avouables n'incluaient que la cuisine et les voyages en Europe. Autour de cela, il n'y avait plus rien. Si j'avais été une star du rock ou un plasticien célèbre, ma dépression aurait été flamboyante et je l'aurais transcendée par l'art. Mais je n'étais qu'un chirurgien frustré. Réputé mais frustré.

La sculpture et la peinture n'étaient pas faites pour moi. Si cela avait été le cas, je l'aurais su à l'époque. J'avais vieilli et d'autres aspirations s'étaient révélées à moi. La littérature m'attirait furieusement depuis longtemps et j'étais persuadé que sa pratique me permettrait de stabiliser mes débordements psychiques. La plupart de mon temps libre était consacré à la dégustation de tous les liquoreux possibles et à la lecture des auteurs contemporains. Ayant la fâcheuse tendance à fonctionner de manière excessive, il n'y avait plus que cela pour me tenir la tête hors de l'eau. Je

dévorais des piles de romans, dissertais avec mes amis auteurs des nouvelles sorties, comparais la stylistique et la sémantique des textes à la mode et prenais très à cœur la fonction que je m'étais imposée : briser les frontières entre le monde des sciences et celui des lettres. Oui, j'étais chirurgien orthopédique, et alors ? En outre, j'analysais et développais une approche littéraire affinée et me forgeais mentalement un style personnel, unique, que je brûlais de mettre en scène à mon tour. Et ce style, encore vierge de toute réalité, je l'arro-sais au quotidien de vin rouge et de vodka. Je suis convaincu que l'écrivain se doit d'altérer le plus possible son état de conscience pour trouver une certaine grâce. J'y travaillais donc de manière acharnée.

Au début de l'été 1999, je décidai de consulter un ami auteur pour l'interroger sur la manière dont il s'était lancé en littérature. Je souhaitais qu'il me raconte en particulier le moment précis où il s'était engagé dans l'écriture de son premier roman, trente ans auparavant. Il avait aujourd'hui soixante-dix ans et vivait très bien de ses droits d'auteurs depuis qu'une maison d'édition avait vu en lui le nouveau Faulkner. Nous parlions souvent du processus de création et de la frustration qui peut naître de cette incapacité à écrire. De l'idée

fixe qui tourne inlassablement en tête sans jamais parvenir à la dompter par le geste de l'écriture. Ne penser qu'à cela, écrire, qui sait, devenir écrivain, mais ne pas réussir à franchir le cap. Ne rester que dans l'ambition, l'attirance, la velléité de composer des récits. En ce qui me concernait, la répugnance, une certaine frayeur et une amertume stupéfiante s'étaient substituées au désir d'écrire. Je m'en-gluisais dans ces problématiques. Sebastian les avait dépassées depuis bien longtemps en publiant au départ de courts textes dans plusieurs revues littéraires, avant de se lancer dans un travail romanesque plus abouti. C'était donc la personne la plus à même de m'aiguiller.

En le contactant, je souhaitais naïvement qu'il me donne une clé de compréhension de cet hypothétique blocage ou plutôt qu'il m'aide à déchiffrer les signes que mon esprit tordu m'empêchait de comprendre.

Quelques jours plus tard, je reçus cette réponse :

Cher ami, heureuse soit cette littérature qui depuis un temps infini nourrit nos discussions. J'ai bien compris ta demande mais n'oserais t'apporter d'explication à ce manque d'assurance et cette absence de témérité dont tu fais part face à ce besoin d'écriture. Je n'oserais pas ou plutôt je n'en suis pas capable. Mon expérience ne peut s'appliquer qu'à moi-même et je me garderais bien de te souffler une quelconque conduite ou astreinte

littéraire à suivre.

J'ai pourtant le sentiment que tu as pris les choses dans le mauvais sens et qu'une seule question est légitime dans ton cas : pourquoi veux-tu absolument écrire ? Tu as toujours considéré que la consommation d'alcool va de pair avec la création littéraire et que l'excès d'alcool est un critère de qualité narrative. Toi, tu crois t'arroger le droit à l'écriture par le simple fait de ton alcoolisme notoire. Mais cela ne se passe heureusement pas comme cela. Et tu peux augmenter ton rendement éthylique tant que tu veux, cela ne fera jamais de toi un écrivain. Et si un jour tu parviens à écrire, tu ne seras jamais aussi flamboyant que tes idoles littéraires qui eux, ont mis au service de leur génie leurs moindres excès. Voilà la tragique histoire de la littérature, tu es tombé du mauvais côté de la barrière, le côté des gens sans âme. Si un jour tu parviens à sortir de ta dépendance tu auras peut-être une chance de comprendre qu'on ne rentre pas en littérature par la bouteille mais par le travail et tu pourras enfin évacuer cette mythologie élimée que tu te fais de l'écrivain. Ceux qui boivent sont surtout ceux qui n'arrivent pas à écrire. L'écriture nécessite une sobriété de tout instant. Si tu déroges à cette règle, tu risques de devenir toi-même ton meilleur lecteur et de connaître un retour à la réalité bien brutal.

Je me permets un conseil avisé. Tu devrais rester à ta juste place et t'attacher à bien faire ton métier de

médecin. Je doute même que tu le fasses correctement mais il s'agit ici d'un autre problème. Continue à soigner les gens, n'essaie pas de te soigner toi-même par la littérature. Cela ne marche pas, j'en fais l'amère expérience tous les matins lorsque je m'installe face à mon carnet.

Je profite de ces lignes pour te dire en passant que tu es un sombre connard. Et tes troubles psychiques ne pondéreront aucunement mon jugement sur toi. Tu es juste un sale con. Je le pense depuis bien longtemps mon cher ami. Je l'ai sans doute toujours pensé. Le séjour à Hampton Bays avec cette fille que tu connaissais depuis trois jours a définitivement scellé mon avis sur toi.

Tout ce simulacre d'amitié que tu nous servais à Brigitte et à moi-même me débectait déjà à l'époque. Je me suis efforcé de te le cacher sans doute parce que je suis un être faible qui ne vaut guère mieux que toi. Je sais que tu voulais baiser avec Brigitte. Elle m'a raconté la manière dont tu as essayé de lui faire des avances en dépit de la présence de cette pauvre fille le soir où j'ai dû reprendre la route pour New York...

Je ne sais pas à quoi je m'attendais en écrivant à Sebastian mais certainement pas à cela. Quinze ans d'amitié liquidés en quelques lignes. Je reçus ces mots telles les flèches empoisonnées d'un chef de tribu amazonienne. La douleur était déchirante.